

Notes de lectures de Georges Leroy décembre 2009 1/2



L'attribution des étoiles est relative, et peut comporter des aspects négatifs... *le diable porte pierre*. Si l'appréciation privilégie le fond à la forme, elle n'en constitue pas moins un jugement de synthèse avec sa part de subjectivité... mais non de relativisme.

Note: La qualité de ce document permet l'impression sur une imprimante de bureau:
BR impression plus rapide, **HR** illustrations meilleures

Retour à la ligne



Julie Jézéquel

La Table ronde, 230 p., 18 €

Clara Tallane, scénariste de télévision reconnue et appréciée, est bannie du milieu audiovisuel après avoir retourné un bureau sur les genoux d'une conseillère de programmes particulièrement imbuvable. Ce crime de lèse-majesté lui vaut une longue traversée du désert. Elle peine à joindre les deux bouts. D'autant qu'elle élève seule son fils Léonard, quatorze ans, fruit d'un moment de passion avec un beau Canadien qui s'est empressé de prendre la poudre d'escampette dès la naissance annoncée! Léonard est un ado sympa, malin, très actuel, que sa maman a un peu de mal à considérer désormais comme un presque adulte.

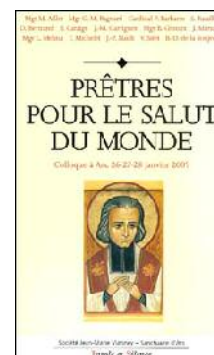
Afin d'assurer leur vie matérielle, Clara a donc décidé de devenir nègre. Son premier client, Ber-

trand Rosier, un industriel, l'engage, en fait, pour lui inventer une vie, moins prosaïque en apparence que celle qu'il prétend mener. Il se confie peu, la rétribue grassement. Mais Clara, prise au jeu, va se rendre compte que Bertrand cache bien plus de choses qu'il ne lui en confie, et tente de l'aider. Elle se retrouve prise au centre d'un imbroglio qui pourrait bien la ramener à travailler pour la télé...

Ce récit offre des instantanés de la vie, comme le café tantôt bien serré ou allongé. Plusieurs types de notre société sont d'ailleurs représentés: la quadra toujours célibataire incapable de garder (ou même trouver!) un homme, l'ado rebelle qui tout en se rebiffant contre sa mère l'adore, la meilleure amie dévergoncée, l'homme taciturne et par là même attirant... La crise de la quarantaine, les affres de la création, l'univers télévisuel, les défauts féminins, la copine qui n'aide pas beaucoup, l'adolescent qui se cherche et qui cherche son père, la femme en panne d'amour ou de vie, tout y passe et joyeusement. En fait, Clara n'est pas stupide (quoiqu'un peu superficielle), elle est simplement naïve et entoure sa vie d'illusions. Elle veut vivre dans une bulle et la protéger de la réalité... C'est sin-

cère et on prend plaisir à lire ce roman féminin, dont l'ambition est de divertir. Un roman enlevé, contemporain, nourri sans doute de quelques expériences personnelles. Cette satire des milieux de la télé est drôle, comme la tonalité générale de ce livre, lequel ferait à l'évidence un excellent téléfilm

Prêtre pour le salut du monde



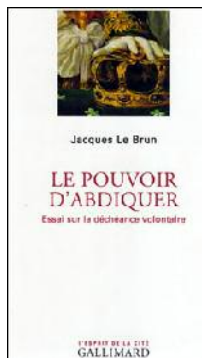
Collectif

Parole et Silence, 264 p., 25 €

Dans le cadre de l'année sacerdotale et à l'occasion de l'année jubilaire fêtant le 150e anniversaire de la mort du curé d'Ars, un colloque s'est attaché aux divers aspects de la thématique du salut. Il a été organisé par la Société Jean-Marie Vianney et le Sanctuaire d'Ars. Le but était d'approfondir la notion de salut. De quoi sommes-nous sauvés? Si un

Sauveur nous est donné, comment opère ce salut? Un salut pour tous? Quelle est la place particulière du prêtre dans ce mystère de salut? Ne doit-il pas vivre et témoigner de ce mystère de salut? Il est clair que la matière est abondante et parfois complexe voire ardue... Les intervenants (entre autre Mgr Aillet, Mgr G. Bagnard, Mgr Melina, Ph. Caratgé, J. M. Garrigues, J-Ph. Nault, le Père de la Soujeole...), venus de différents horizons, présentent divers aspects de la thématique selon leurs compétences.

Le Pouvoir d'abdiquer



★★★★☆

Jacques Le Brun

Gallimard, 276 p., 21,50 €

Pourquoi certains rois ou monarques, comme Charles Quint, ont-ils renoncé au pouvoir? Telle est l'énigme que s'attache à résoudre ce livre brillant et original. Quel acte de volonté plus éclatant, dans sa radicalité, que le refus volontaire du pouvoir pour celui, empereur ou roi, qui détient la souveraineté absolue? Comme renoncement suprême, l'abdication fascine. Le caractère exceptionnel d'un tel geste, tant les cas sont rares dans l'histoire, rend toute généralisation difficile. Aussi l'auteur choisit-il de parcourir une « galerie » de personnages historiques et littéraires afin d'approcher ces fins de règne volontaires.

Le vendredi 25 octobre 1555, à l'heure même de la mort du Christ, l'empereur Charles Quint prononçait son abdication. Un acte stupéfiant, qui a profondément et durablement impressionné la conscience politique européenne. Le prince de « *cet empire si vaste que le soleil ne s'y couchait jamais* » a délibérément renoncé au pouvoir, et s'est retiré dans un monastère. Cette mort volontaire à la puissance et au monde de celui qui avait droit au titre de maître du monde est au cœur du présent ouvrage qui est donc consacré à l'abdication en Occident de l'époque romaine au XVIIIe siècle.

Il ne s'agit pas d'une histoire de l'abdication, mais d'une réflexion novatrice et profonde sur le geste de ceux qui ont librement choisi de déposer l'autorité suprême et de se déprendre des grandeurs qui l'accompagnent. Par-delà le foisonnement des interprétations les plus variées et contradictoires auxquelles ont donné lieu les abdications intervenues depuis l'Antiquité jusqu'à la fin des temps modernes, l'historien s'est attaché à comprendre à la fois la nature de l'acte d'abdiquer et l'étrange fascination qu'il exerce, tout particulièrement depuis le XVIe s.

L'enquête commence dans la Rome républicaine, avec le modèle fameux du sacrifice de nature religieuse du consul choisissant délibérément la mort pour assurer la victoire de son armée. Ce thème païen du don de soi jusqu'à la mort au service de son peuple, « forme ultime du pouvoir », sera ultérieurement repris dans une perspective sacrificielle chrétienne, qui est un des éléments du contexte spirituel dans lequel s'inscrira l'abdication médiévale et moderne. Mais l'histoire romaine a produit un autre modèle: ce-

lui de Dioclétien renonçant volontairement à la pourpre impériale pour rentrer dans la vie privée, premier exemple d'une véritable abdication. La postérité y verra tantôt le prototype d'une sage retraite hors des soucis du pouvoir, tantôt l'image d'un châtiement divin frappant un persécuteur des chrétiens. Mais sans doute est-ce l'abdication de Charles Quint qui va susciter le plus large faisceau d'interprétations: renoncement à caractère religieux, inspirée par la lecture de l'Imitation de Jésus-Christ, célèbre ouvrage mystique du XVIe siècle allemand; fatigue de régner et sage renoncement à l'instar de Dioclétien; peur de la mort et tentative de l'apprivoiser en la faisant commencer en quelque sorte de son vivant; dérangement d'esprit découlant de la folie de sa mère; calcul machiavélien d'un prince quittant le pouvoir avant que la *Fortuna* ne le trahisse; etc. L'auteur analyse ces différents discours avec une finesse et une science qui ne nuisent aucunement à l'agrément de la lecture.

L'auteur n'est pas juriste. Son champ de réflexion est l'âme humaine, qu'il scrute à travers le discours du prince qui abdique, les arguments allégués par ceux qui l'y poussent parfois, et bien sûr le propos des commentateurs de l'événement. Au moyen d'une véritable dissection de l'extraordinaire auto-analyse de sa propre déchéance par le Richard II de Shakespeare, l'historien a cherché à comprendre de l'intérieur la déconstruction consentie du pouvoir et de la grandeur. Il s'est également tourné vers Jacques II, qui n'a certes pas abdiqué, mais auquel l'esprit chrétien de renoncement a apporté une résignation sereine à la perte de son trône. Enfin, l'auteur présente les raisons

les plus diverses dont Fénelon a littéralement obsédé son ancien élève Philippe V durant la guerre de Succession d'Espagne, pour tenter de le contraindre moralement à abdiquer.

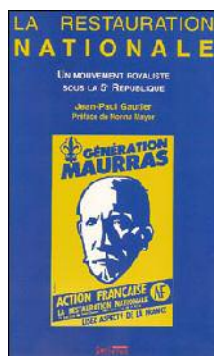
Autant ces figures ont inspiré des commentaires inlassables, autant les théoriciens semblent s'être refusés à penser cet « impensable geste ». Les interprétations ne manquent pas, pourtant. L'historien cherche les fondements d'une philosophie politique latine, chrétienne puis moderne qui expliquerait l'acte d'abdiquer. Etablissant des filiations avec la *devotio* du chef antique et la tradition chrétienne de l'abnégation, les interprétations proposées oscillent entre cette aspiration chrétienne où le dégoût du monde pousse à s'en retirer, et l'expression d'un désintéressement parfait, idéal politique du dévouement. Mais l'« *inavouable parenté avec la radicale négation du suicide* » fait du roi qui abdique un homme qui s'arrache aux siens, un père qui abandonne ses enfants. La mélancolie et la tristesse finissent par expliquer en partie la décision extrême du refus absolu.

Se pose alors une nouvelle question : quelle est la nature de l'acte posé par le souverain ? Décision privée d'un homme inquiet ou acte public d'un monarque qui s'arrache au pouvoir ? L'œuvre d'Ernst Kantorowicz constitue la référence fondamentale de cet ouvrage. L'historien y reprend la théorie bien connue des « deux corps du roi », où Kantorowicz montrait la complexité de ce roi qui « ne meurt jamais », figure sacrée incarnée dans un corps humain. Or l'abdication est bien cet acte extrême d'abandon de la dimension proprement immortelle de la souveraineté. Comme si aller au-devant de la mort permet-

tait d'y échapper, comme si accepter la déchéance volontaire garantissait la perpétuité du pouvoir en son caractère absolu.

Fondamentalement, l'intérêt de ce grand livre vient de ce que le renoncement au pouvoir instruit sur le pouvoir. Dès lors qu'elle est à la fois manifestation de « *l'extrême du pouvoir* » et tactique de contournement du « *caractère mortel de l'absolu de ce pouvoir* », l'abdication ne livre-t-elle pas la clé du « *secret du pouvoir* » ? D'où la fascination qu'elle suscite. L'abdication deviendrait alors cette figure moderne, rencontre entre mystique et politique, par laquelle le prince accepterait de n'être « rien », ou simplement un homme : ce geste hors du commun révélerait donc une certaine conception du pouvoir à l'âge classique, admettant le progressif effacement de ce qu'il avait de sacré.

Restauration nationale



★★★★☆

Jean-Paul Gautier

Syllepse, 370 p., 22 €

Il existait déjà quelques ouvrages de référence sur l'Action française mais aucune étude n'avait relevé le défi de poursuivre l'histoire du royalisme d'AF après la seconde guerre mondiale et jusqu'à la fin du XX^es. C'est à cette tâche que s'est consacré, l'auteur qui permet d'avoir un meilleur aperçu du paysage des droites françaises depuis les années 50.

Si l'Action française est née des retombées de la guerre de 1870 et de l'Affaire Dreyfus, l'issue de la Seconde Mondiale lui sera fatale. Elle disparaît en 1944. Elle renaît dès 1945 à travers une publication clandestine et peu à peu les réseaux monarchistes se reconstituent. À la veille de la guerre d'Algérie, l'organisation royaliste est de nouveau présente sous le nom de Restauration nationale et se range aux côtés des partisans de l'Algérie française. L'OAS trouve en elle un de ses meilleurs soutiens. Cette réapparition du courant royaliste sur la scène politique, et sa permanence va marquer l'histoire de l'extrême droite en France. Néanmoins, les succès électoraux du Front national ont fait passer au second plan les autres composantes de l'extrême droite française, particulièrement sa branche royaliste. Toutefois, la nouvelle génération Maurras sera présente et active de mai 68 au mouvement lycéen de 1996 en passant par les célébrations du Millénaire (1987), du Bicentenaire de 1789 puis celui de 1793, en dépit des crises et scissions qu'elle affrontera. Les problèmes relationnels portent préjudice à la cause.

Si cet ouvrage ne manque pas d'intérêt, il faut mentionner qu'il est loin de donner un aperçu global du mouvement. Cette histoire événementielle qui suit chronologiquement la vie politique française des 50 dernières années ne s'intéresse pas en profondeur aux idées et aux discours des royalistes de la RN. L'auteur omet aussi de s'interroger en détail sur la transition Action française/RN et conclut rapidement à l'inévitable disparition du mouvement alors qu'il s'est adapté à Internet et qu'il bénéficie d'un plus vaste réseau de diffusion.

Surcouf l'invincible



★★★★☆

Erick Surcouf

Le Rocher, 250 p., 20 €

Robert Surcouf (1773-1827), le « roi des corsaires » de Saint-Malo sous Napoléon Ier, fut l'un des plus audacieux marins de tous les temps. Devenu capitaine corsaire à vingt-deux ans, il eut une carrière aussi brève qu'exceptionnelle puisqu'en sept années de navigation, il réussit à capturer cinquante et un navires dont le Triton et le Kent, deux vaisseaux de la Compagnie anglaise des Indes orientales, ses deux plus grands exploits. Son courage, son aura et ses ruses incroyables contribuèrent à sa légende. Plus tard, il devint le plus riche armateur de Saint-Malo avant d'être fait baron d'Empire et de recevoir la Légion d'honneur. Ce livre dévoile des témoignages et anecdotes sur ce destin hors du commun où la vérité historique dépasse largement la légende. L'auteur, descendant du frère de Surcouf, aborde la vie du marin à travers les yeux d'Albert, un personnage imaginaire. Celui-ci recueille après son décès tous les témoignages sur l'existence de ce héros légendaire, qui harcela les marines marchandes et militaires britanniques en Europe et en Inde et participa en 1810 à la bataille du Grand-Port.

Rome, la Judée et les Juifs



★★★★☆

Madeleine Hades-Lebel

Ed. Picard, 216 p., 34 €

Au cours de son expansion en Méditerranée, à partir du II^e siècle avant l'ère chrétienne, Rome ne pouvait manquer de rencontrer la Judée ainsi que nombre de communautés juives déjà présentes dans plusieurs des nouvelles provinces de son Empire.

Elle découvrit alors une religion très différente de celles qui lui étaient familières. Sans qu'il y eût jamais de persécution systématique, les relations entre Rome et les Juifs finirent par se gâter au point de susciter trois révoltes juives antiromaines entre la fin du I^{er} siècle et la première moitié du II^e siècle de l'ère chrétienne. Ces événements qui ont eu une incidence considérable sur la suite de l'histoire, au moment même où commençait à se diffuser le christianisme, sont peu présents dans la littérature romaine subsistante et sont de ce fait trop souvent ignorés des historiens modernes de la romanité. Alors que le Nouveau Testament évoque la destruction du Temple et le début de la diaspora en 70. En effet on a trop longtemps refusé les sources religieuses dans le domaine historique.

Cet ouvrage, qui utilise à la fois des sources littéraires juives, grecques, romaines et chré-

tiennes, s'appuie autant que faire se peut sur l'archéologie. Au-delà du récit des événements, il s'attache à analyser la confrontation de deux cultures. Il devrait ainsi contribuer à donner leur juste place à la Judée et aux Juifs sur la carte de l'Empire romain.

La rose blanche



★★★★☆

JM Pelegrin

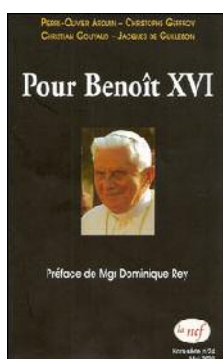
F.-X. de Guibert, 166 p., 18 €

Dans une Allemagne plongée dans la Seconde Guerre mondiale, conscients de leur responsabilité, un groupe d'étudiants âgés d'à peine plus de vingt ans et un professeur d'université, Kurt Huber, se dressent contre Hitler sous le nom de la Rose Blanche, avec leur seule arme: la parole et l'écrit. Les tracts distribués dans Munich et dans d'autres villes allemandes mettent en échec, pendant plusieurs mois, les autorités nazies. Ce livre retrace l'histoire de six étudiants munichois exécutés, en 1943 après la défaite de Stalingrad, pour avoir été les instigateurs de ce mouvement.

Les principaux membres de ce mouvement furent condamnés à mort. Par leur vie, ils ont prouvé que le national-socialisme n'avait pas réussi à endormir la conscience de tous les Allemands. Le combat de ces jeunes gens était d'abord spirituel. « *Le nom allemand sera déshonoré pour toujours si la jeunesse allemande ne*

se soulève pas pour venger et expier à la fois; pour anéantir ses oppresseurs et construire une nouvelle Europe spirituelle...» Ce livre simple se lit d'un trait. Le lecteur n'a pas d'autre choix que de se situer mentalement dans ces heures les plus sombres de l'histoire pour vivre quelques trop brefs instants à la lumière de ces consciences héroïques.

Pour Benoît XVI



★★★★☆

**MM Arduin,
Geoffroy et Guillebon**

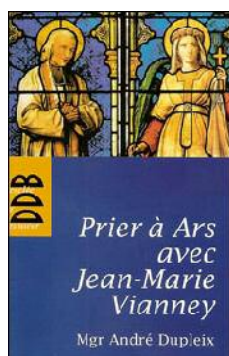
La Nef, 480 p., 35 €

Le printemps a été marqué par une tempête... médiatique. De janvier à mars 2009, les attaques contre le pape Benoît XVI et l'Église se sont multipliées comme jamais auparavant. Trois « affaires » ont été créées et exploitées: la levée des excommunications des quatre évêques de la Fraternité Saint-Pie X, le drame de l'avortement d'une fillette de 9 ans au Brésil et les propos du pape sur le préservatif lors de son voyage en Afrique. Face au mensonge, il était nécessaire de rétablir la vérité pour défendre l'honneur du pape et de l'Église. C'est le premier objet de ce livre, qui rassemble des articles parus dans la Nef, où les auteurs reprennent et s'appuient sur les faits, tout en adoptant une posture théorique. Rappeler les principes c'est bien.

Les vivre, en témoigner dans la réalité quotidienne c'est mieux.

Mais les auteurs ont été au-delà de ces trois « affaires » en examinant les accusations contre Benoît XVI qui reviennent régulièrement depuis le « scandale » de Ratisbonne. Le pape serait-il coupé du monde, prône-t-il un retour à l'ordre moral, est-il pour le « choc des civilisations », remettrait-il en cause le Concile Vatican II et la messe dite de Paul VI, est-il trop complaisant avec les intégristes? Voilà les questions auxquelles ce livre apporte des éclaircissements sans esprit partisan ou de complaisance mais dans un souci de vérité, de liberté et de charité. Car le « Père du mensonge » sait très bien susciter la division, même parmi les chrétiens.

Prier à Ars avec Jean-Marie Vianney



★★★★☆

André Duplex

DDB, 148 p., 12 €

Le village d'Ars-sur-Formans a définitivement lié sa destinée à un saint qui n'est autre que son premier curé officiel: l'abbé Jean-Marie Vianney, appelé, selon la coutume de son temps, M. Vianney. Cet homme, à la stature spirituelle impressionnante, reste pour la postérité un modèle de simplicité, de dévouement et de discernement. Pasteur hors du commun, ce prêtre, trop souvent considéré

comme un ascète excessif, s'avère en fait un témoin d'une grande actualité. Mgr André Duplex propose ici de le suivre, dans ce lieu d'Ars auquel il fut attaché jusqu'au bout, et qui a gardé la simplicité touchante des premières heures. Une autre manière de s'inscrire dans l'année sacerdotale.

Le sens de la démesure



★★★★☆

Jean-François Mattei

Sulliver, 208 p., 19 €

Finalement, le XX^e siècle aura été le siècle de la démesure. La démesure de la politique avec des guerres mondiales, des déportations et des camps d'extermination, qui a culminé avec deux bombes atomiques larguées sur des populations civiles. La démesure de l'homme, ensuite, puisque ces crimes ont été commis au nom d'idéologies abstraites qui, pour sauver l'humanité, ont sacrifié sans remords les hommes réels. La démesure du monde, enfin, avec une science prométhéenne qui a tenté de percer les secrets de l'univers, une technique déchaînée qui a cherché à asservir la nature, et une économie mondialisée dont les échanges ont imposé le prix des choses au détriment de la dignité des hommes.

À l'aube du siècle, Nietzsche avait pourtant clairement établi le diagnostic: « *La mesure nous est étrangère, reconnaissons-le; notre*

démangeaison, c'est justement la démangeaison de l'infini, de l'immense». Camus a dénoncé cette fuite en avant de l'humanité dans un excès de rationalité qui, en croyant maîtriser le ciel et la terre, achève son empire sur un désert. Si la remarque est toujours d'actualité, il faut retrouver le sens de cette démesure dans les diverses figures de ce que les Grecs appelaient l'hubris. Mais est-il possible de penser la mesure sans la démesure, la raison sans la déraison, Socrate sans Calliclès ou Platon sans Denys de Syracuse?

Qu'elle se manifeste dans le mythe, la tragédie, la physique, l'éthique ou la politique, c'est bien la pensée antique qui a forgé les liens indissolubles de la mesure et de la démesure dans la condition humaine. C'est ce que montre avec limpidité ce livre, qui éveille chez le lecteur de profonds échos, et le ramène implacablement, en parallèle, à son époque. En développant les grands thèmes de mesure et démesure du mythe, de la tragédie, du monde, de l'homme et de la cité, l'auteur témoigne des limites et de leurs incidences. En effet ce retour aux sources est nécessaire pour comprendre la construction de la pensée philosophique et politique de l'Occident en général et de l'Europe en particulier. D'ailleurs, le style limpide rend intelligible le cheminement d'une analyse érudite et d'une pensée exigeante. C'est en se référant aux penseurs grecs que l'on explique pourquoi le XXe siècle fut celui de la démesure totale (politique, économique, humaine).

Je suis très à cheval sur les principes



★★★★☆

David Sedaris

Éditions de l'Olivier, 293 p., 20 €

L'auteur est un Américain installé en France qui écrit des textes drôles et vachards. Les amuseurs qui savent écrire ne courent pas les rues en France. Aux États-Unis, en revanche, il existe une vraie tradition de comiques à belle plume, à qui le *New Yorker*, amateur de longue date d'auteurs brillants et élégants, a toujours ouvert ses colonnes. David Sedaris, New-Yorkais de cinquante-deux ans, appartient à cette famille d'esprits fins qui va de Will Cuppy et James Thurber à Garrison Keillor.

On trouve, dans ce recueil de textes autobiographiques, une prédilection pour nos amis les bêtes. L'histoire judicieusement titrée « Les oiseaux », qui raconte par le menu les attaques successives d'une volée de pinsons sur sa maison de Normandie, mérite le détour. Comme la suivante, intitulée « Des souris et des hommes », où l'on voit notre bon David s'affronter à un chauffeur de taxi new-yorkais au sujet de la probabilité que des souris aient réellement mis le feu à une demeure du Vermont. L'affirmation dudit chauffeur, rescapé du 11 Septembre, selon laquelle la température de son corps serait montée, ce jour funeste, à 66 de-

grés, porte à son comble l'énervement de notre humoriste mal luné! Enfin, dans la troisième partie de cette série animalière, on appréciera la passion de l'humoriste pour la *Tegenaria duellica*, femelle araignée qu'il adoptera comme n'importe quel animal domestique et n'hésitera pas un instant à rapporter de sa maison normande à son appartement parisien.

Comme ses prédécesseurs, l'auteur n'a pas son pareil pour parler de lui (sans jamais verser dans le nombrilisme ni dans l'autodénigrement), de sa famille et d'une société dans laquelle il semble n'être jamais à sa place, à la manière d'un Woody Allen qui, aux névroses personnelles, aurait ajouté un art de la vacherie quasi compulsif. Ses portraits de personnages avec qui il eut maille à partir sont de vrais moments de bravoure et d'humour. Dans ce volume, qui devrait être délivré sur ordonnance comme traitement antistress, on croise une gorgone qui régna des années durant sur l'immeuble new-yorkais où l'écrivain vécut au cours des années 1990; une redoutable pim-bêche qui le prend à partie dans l'avion parce qu'il refuse d'échanger sa place avec son mari, des chauffeurs de taxi obsédés et vindicatifs... Du rire aux confessions, il n'y a parfois que quelques pages. L'écrivain est aussi à son meilleur lorsqu'il évoque des épisodes de son enfance et de son adolescence en Caroline du Nord, auprès de parents d'origine grecque, lui plutôt rigide, elle un brin à l'ouest.

On imagine assez bien ce Robert Etiax jeune raconter dans la salle comble ses histoires hilarantes construites à partir de petits tracass quotidiens, d'observations minutieuses, d'absurdités captées au vol, consignées jour après jour

dans de précieux petits carnets et travaillées, réécrites par cet orfèvre du rire salvateur.

Voyage imaginaire autour de la veuve Clicquot



★★★★☆

Elvire de Brissac

Grasset, 162 p., 14,50 €

Vous aimez les charades? En voici une. J'ai 230 ans, le premier nom féminin célèbre de l'histoire du luxe; 12 ans à la Révolution et 90 ans à la fin du Second Empire. Je suis née à Reims, morte à Reims, entre-temps, j'ai vendu des milliers de bouteilles. Mon affaire m'est tombée sur la tête à 29 ans, quand j'ai perdu mon mari; entourée d'hommes exceptionnels comme Edouard Werlé, mon successeur, je suis la veuve la plus fêtée du monde. Qui suis-je? Je suis Barbe Nicole Ponsardin, dite la veuve Clicquot. L'auteur dresse le portrait de Barbe Nicole Ponsardin, femme tenace, ambitieuse et rude, qui, veuve à 29 ans, devient une redoutable femme d'affaires, spécialisée dans le négoce de vin de champagne. Elle crée la société Veuve Clicquot et compagnie, qui devient par la suite Veuve Clicquot Ponsardin. Elle décide, pour parfaire l'expansion de son entreprise, de vendre ses bouteilles dans le monde entier. Ce roman est particulièrement bien documenté et très agréable à lire. L'auteur, une des arrières petites filles de la Veuve-Clicquot a déci-

dé de réaliser cette biographie en l'écrivant à la première personne. C'est ce qui donne tout le charme du roman. Si on y parle beaucoup du champagne et de la famille Ponsardin et Clicquot, on y parle également de Reims, du dernier grand sacre à la Cathédrale, de la vie dans la cité et dans ses alentours.

La théorie souveraine



★★★★☆

Louis Pinto

Le Cerf, 382 p., 39 €

En 1895, dans *Les Règles de la méthode sociologique*, Emile Durkheim affirmait qu'il fallait « *considérer les faits sociaux comme des choses* ». La philosophie s'est alors sentie menacée. Depuis lors, sa relation avec la sociologie s'apparente à une nouvelle guerre de Cent Ans, avec ses trahisons, ses charges héroïques et ses alliances incongrues, dont le microcosme intellectuel-universitaire a le secret. D'un point de vue méthodologique, l'auteur se place dans la lignée de Pierre Bourdieu. Dans le cadre d'un remarquable travail de sociologie historique, il fait aux philosophes la chose qui les indispose le plus: les « objectiver ». C'est-à-dire rapporter leurs prises de position théoriques et leurs concepts, non pas à la spontanéité créatrice de leurs individualités, mais à des stratégies bien concrètes, « *stratégies commandées par leurs positions et leurs*

ressources dans le champ philosophique ».

Le cadre de l'analyse est fourni par la manière dont les philosophes, en France et au XXe siècle, ont tenté de défendre leurs prérogatives contre l'inquiétante rivalité des sciences sociales en expansion. L'auteur distingue deux griefs adressés par les philosophes à la sociologie. D'abord, celui de reposer sur un « naturalisme » qui nierait la spécificité de certains objets « élevés », telles la science pure, la morale ou la religion, en prétendant réduire leur dimension transcendante, voire sacrée, à un ordre de phénomène parfaitement profane, aussi naturel que la chute des corps ou le mécanisme physiologique de l'éternuement. Second reproche à l'égard des sciences sociales: l'« objectivisme », c'est-à-dire leur tendance supposée à faire abstraction de tout ce qui n'est pas susceptible d'être expliqué selon les procédures ordinaires de la connaissance rationnelle.

L'auteur analyse la manière dont ces deux contre-attaques se sont rejouées entre les années 1900 et 1970, selon quatre grands moments: la fragile conquête, par la sociologie durkheimienne, de sa légitimité et de son autonomie; la riposte d'une philosophie française puisant dans la phénoménologie allemande, à partir des années 1930 (chez Sartre ou Merleau-Ponty); l'appui trouvé, dans les années 1960 et contre le « réductionnisme » sociologique, sur des savoirs alors fortement valorisés, tels que la linguistique et le marxisme (chez Lacan ou Althusser); l'alliance entre philosophie d'avant-garde et radicalisme politique chez des auteurs tels que Gilles Deleuze, Jean-François Lyotard ou Michel Foucault, à partir de la seconde partie des an-

nées 70. On peut penser que l'auteur accorde parfois trop d'importance à la lutte des philosophes pour maintenir leur position « souveraine » contre la menace sociologique, et que cela rend à l'occasion certaines de ses hypothèses excessives ou trop mécaniques. Mais on peut aussi considérer qu'au fond, pour la philosophie, mieux vaut trop d'objectivation que pas assez...

Les concepts fondamentaux dont les sciences sociales sont bien obligées de faire usage dans leurs analyses empiriques (tels que ceux de « règle », de « justification » ou de « compréhension »); ces concepts sont justiciables d'une élucidation proprement philosophique. Au fil des pages il s'agit de dégager le fondement intrinsèquement philosophique des sciences humaines et de contrer leur penchant « naturaliste ». Il consiste à faire valoir que la philosophie ne doit pas être « subordonnée » à la science (au sens où on a pu dire au Moyen Âge qu'elle était la « servante » de la théologie), qu'elle a son contenu propre et son autonomie.

Traduire, transmettre et transposer



★★★★☆

B. Bortolussi et M. Keller

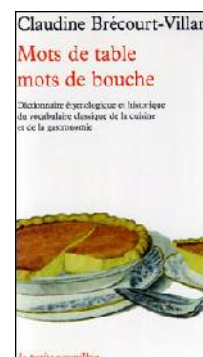
Ed. Picard, 230 p., 32 €

Le monde gréco-romain antique se caractérise par un contact original entre deux civilisations

dominant durablement le bassin méditerranéen. Les multiples contacts linguistiques qui se sont opérés dans cet espace, et pas seulement entre Grecs et Latins, nous sont conservés par des traces et des témoignages écrits. Ceux-ci constituent la partie émergée d'un iceberg. Les plus significatifs de ces témoignages sont naturellement les inscriptions bilingues ou, de manière plus générale, les sources attestant un bilinguisme. Les transferts linguistiques que l'on peut percevoir sont le plus souvent orientés. Le plus puissant imposant au peuple soumis sa langue, son écriture, à moins que celui-ci n'y recoure de lui-même. Une autre option est l'appropriation, par le biais de la traduction. Le monde romain présente une mutation cruciale. Par le même mouvement il s'est nourri du grec, langue et culture confondues, et a élaboré une doctrine pour recueillir cet héritage. Les transpositions et adaptations de modèles littéraires qui ont produit ce qu'il convient d'appeler une littérature gréco-romaine ont entraîné à partir de Cicéron une réflexion sur les finalités et les méthodes de la traduction. Le bouleversement produit par le développement du christianisme dans le monde occidental a conduit à un renversement; la fidélité à la source devenant le maître mot de la traduction. On voit aussi par là que la transmission s'inscrit dans une dimension temporelle. Les textes et leur support linguistique se transmettent de génération en génération dans un certain cadre, voire avec une certaine finalité. Les motifs littéraires et les doctrines philosophiques se modifient, se contaminent. Les grammairiens perpétuent une conception de la langue et véhiculent les textes antérieurs, les sauvant parfois de l'oubli. Le pré-

sent ouvrage aborde ces questions sous différents angles. Chaque étude offre une facette différente de la précédente, mais chacune réfléchit l'autre. En définitive, s'il est si difficile de délimiter ce qui relève de la traduction, ce qui relève de la transposition et ce qui relève de la transmission dans ce monde gréco-romain, c'est peut-être justement parce qu'il s'agit de trois dimensions indissociables dans l'appréhension de cet univers culturel.

Les mots de table, mots de bouche



★★★★☆

Claudine Brécourt-Villard

La Table ronde, 440 p., 10 €

La pêche Melba a son histoire, comme le poulet Marengo ou le homard à l'américaine ou thermidor, inventé celui-là pour fêter le triomphe d'une tragédie de Victorien Sardou. Mais pourquoi telle sauce s'appelle-t-elle béarnaise, béchamel, Soubise ou Robert ? Pour quelle raison telle pâtisserie est-elle baptisée amandine ou conversation ? Et qu'en est-il, parmi tant d'autres, des amourettes, du baba, de l'épigramme, de la crêpe Suzette ou des pets-de-nonne ? Ce petit dictionnaire comprend 500 articles illustrés par des citations puisées dans près de 350 oeuvres du XIVe siècle à nos jours. Un vrai bijou à consommer sans modération. Quand la bonne chair fait les bons mots.